

Ruchhöft, Fred, Vom slawischen Stammesgebiet zur deutschen Vogtei. Die Entwicklung der Territorien in Ostholstein, Lauenburg, Mecklenburg und Vorpommern im Mittelalter

Sébastien Rossignol



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/2169>

DOI : 10.4000/ifha.2169

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Sébastien Rossignol, « Ruchhöft, Fred, *Vom slawischen Stammesgebiet zur deutschen Vogtei. Die Entwicklung der Territorien in Ostholstein, Lauenburg, Mecklenburg und Vorpommern im Mittelalter* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/2169> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.2169>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Ruchhöft, Fred, *Vom slawischen Stammesgebiet zur deutschen Vogtei. Die Entwicklung der Territorien in Ostholstein, Lauenburg, Mecklenburg und Vorpommern im Mittelalter*

Sébastien Rossignol

- 1 L'étude de F.R. est consacrée au développement territorial dans ce qui correspond grosso modo à l'actuelle Allemagne de l'Est entre l'arrivée des premiers Slaves et la fin du Moyen Âge. L'auteur utilise principalement les sources archéologiques pour les périodes plus anciennes, alors qu'il s'appuie sur les documents écrits pour les derniers siècles du Moyen Âge.
- 2 Pour les périodes carolingienne et ottonienne, les datations des forteresses et des sites, beaucoup plus précises aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a quelques décennies à peine, permettent de reconstruire avec plus de certitude les structures de l'habitat. En cartographiant les sites connus, F.R. tente d'identifier les structures d'habitat avec les tribus (Stämme) connues des sources écrites, et, de cette manière, de reconnaître l'étendue du territoire que l'on peut associer à chacune de celles-ci. Ainsi, il arrive à la conclusion que les tribus des Obodrites et des Wagriens se seraient appuyées sur des territoires et des structures distinctes qui auraient formé la base de leurs entités politiques. Certaines tribus – comme les Smeldingi et les Bethenici – peuvent être plus facilement identifiées avec une structure territoriale donnée que d'autres : ainsi, F.R. n'a pas réussi à retrouver le territoire des Warnabi et en conclut qu'ils n'étaient pas une véritable « tribu », mais formaient seulement une regio du territoire des Obodrites.
- 3 F.R. observe que, bien que certaines forteresses aient été utilisées sans interruption entre le IXe ou Xe siècle et le XIIe siècle et puissent être décrites comme des résidences princières, de nombreuses autres n'ont eu qu'une existence éphémère. En plusieurs endroits, les anciens territoires liés aux forteresses des IXe-Xe siècles seraient devenus

aux XIIe-XIIIe siècles des districts appelés *terrae*, bien que les forteresses elles-mêmes n'existassent plus depuis longtemps. Enfin, plusieurs des forteresses slaves ont été abandonnées durant plusieurs siècles, pour être ensuite réutilisées en tant que chefs-lieux de châtellenies, qui devinrent la base des comtés et principautés du Moyen Âge tardif. De manière générale, on observe que, malgré tous les changements sociaux et politiques, les frontières seraient généralement restées extrêmement stables tout au long de la période étudiée. Les zones frontalières inhabitées qui séparaient les sites et forteresses des tribus slaves se seraient transformées en frontières linéaires ; les structures d'habitat des Slaves auraient donc eu une influence durable sur le développement territorial ultérieur.

- 4 L'étude de F.R. prend en considération un corpus impressionnant de sources archéologiques autant qu'historiques dont il propose une synthèse. Malheureusement, son étude souffre d'un manque flagrant de fondements théoriques et s'appuie souvent sur des prémisses méthodologiques faiblement articulées, ce qui cause en bien des cas des irritations, voire des doutes sur la solidité de l'argumentation proposée. Ainsi, il commence en affirmant que l'archéologie permet de reconnaître une tribu comme une « communauté de culture et d'habitat », qui peut aussi être une « communauté politique ». Afin d'appuyer cette affirmation, il assure que « la plupart des chercheurs utilisent cette approche méthodologique » et « tiennent pour acquise l'identification d'une communauté d'habitat avec une communauté politique » (p. 16). On pourrait facilement trouver une telle interprétation douteuse en soi ; sa justification « parce que tout le monde le fait » est atterrante. Est-ce trop demander que d'attendre une explication plus convaincante pour cette prémisse qui forme, après tout, une base fondamentale de son étude ? La manière désinvolte avec laquelle F.R. utilise le terme de « noyau de tradition » (*Traditionskern*) est en outre quelque peu agaçante (p. 21, 96, 111). On peut en effet difficilement appliquer le concept complexe développé par l'école de Vienne, qui s'appuie principalement sur les traditions orales de mythes d'origine et sur le sentiment d'appartenance, à l'analyse des restes matériels. Or, bien qu'il cite souvent Reinhard Wenskus – mais de l'historiographie plus récente, il ne connaît qu'un article d'encyclopédie de Walter Pohl –, F.R. n'explique jamais vraiment ce qu'il entend par là. Il semble surtout vouloir exprimer l'idée d'une entité politique s'appuyant sur des structures d'habitat stables. Il aurait sans doute été moins désorientant de trouver une autre expression. L'imprécision de son concept d'« ethnicité » est également irritante : s'appuyant sur Wenskus, il insiste sur la différence entre communauté politique et ethnique, pour ensuite affirmer que les Wilzes appartenaient à la seconde catégorie (p. 111-112). Le fait que nous ne sachions absolument rien de la manière dont les Wilzes se percevaient eux-mêmes ou sur les formes et catégories d'identité qui existaient éventuellement au sein de leur société ne semble pas le déranger. L'utilisation imprécise de termes comme *Fürstenburg* pour les Slaves – on connaît les difficultés qu'on a à comprendre ce qu'étaient la noblesse ou l'aristocratie dans des sociétés médiévales pourtant beaucoup plus riches en sources écrites – ou de « principauté tribale » (*Stammesfürstentum*) – dont on se demande bien ce que c'est – sans donner d'explications sur ce qu'on entend par là est souvent frustrante, voire mène à l'incompréhension.
- 5 Les historiens reprochent souvent aux archéologues d'utiliser des termes inappropriés pour décrire leurs découvertes. Malheureusement, il s'agit ici de beaucoup plus que d'une utilisation de mots qui ne sont pas à leur place, et que l'on pourrait remplacer par d'autres pour créer une esthétique plus moderne. Il s'agit, bien plus profondément,

d'une imprécision criante des concepts utilisés, dont on se demande souvent si l'auteur saisit les implications. Or, l'utilisation de concepts imprécis a bien sûr des conséquences sur l'interprétation, si bien qu'on en vient à ne trop savoir que penser des résultats obtenus.

- 6 Outre ces problèmes méthodologiques, on observera que F.R., s'il a lu à peu près tout ce qui s'est fait sur l'archéologie des Slaves – y compris, et on se doit de le souligner, l'historiographie de langue polonaise –, ne cite que quelques rares travaux dépassés d'historiens, et rien du tout de géographes ou des sciences sociales – ce à quoi on aurait pourtant été en droit de s'attendre dans son introduction sur les concepts de territoire et de frontière (p. 19-24). Le résultat est une recherche archéologique qui tourne en rond et a peu de chances de convaincre les chercheurs des sciences connexes.
- 7 Malgré tout, on retiendra que l'ouvrage de F.R. reste un compendium important sur l'état actuel des campagnes archéologiques, et on pourra s'y référer pour se renseigner sur les travaux qui ont été faits. Compte tenu de l'immensité des recherches des dernières décennies et de la fragmentation des publications, une telle synthèse est très bienvenue.
- 8 Sébastien Rossignol (Université de Toronto)